

F. P. G. GUIZOT.

LA SCIENCE ET LA FOI.

Toute science se sent bornée et incomplète; tout homme qui étudie, quel que soit l'objet de son étude, quelque avancé et assuré qu'il soit lui-même dans sa connaissance, sait qu'il n'a pas touché le terme de la carrière, et que, pour lui ou pour un autre, de nouveaux efforts amèneront de nouveaux progrès. La foi, au contraire, est à ses propres yeux une croyance complète et achevée; s'il lui semblait que quelque chose lui reste encore à acquérir, elle ne serait pas; elle n'a rien de progressif, exclut toute idée que rien lui manque, et se juge en pleine possession de la vérité qui en est l'objet. De là une prodigieuse inégalité de puissance entre ces deux genres de conviction : la foi, affranchie de tout travail intellectuel, de toute étude, puisqu'elle est complète en tant que connaissance, tourne vers l'action toutes les forces de l'homme; dès qu'il en est pénétré, une seule tâche lui reste à accomplir, celle de faire régner, de réaliser au dehors l'idée qui a sa foi. L'histoire des religions, et de toutes les religions, prouve à chaque pas cette énergie expansive et pratique des croyances qui ont revêtu les caractères de la foi. Elle se déploie même dans des occasions où elle ne semble nullement provoquée ni soutenue par l'importance morale ou la grandeur visible des résultats. J'en citerai un singulier exemple : Dans le cours de notre révolution, la supériorité théorique et usuelle du nouveau système des poids et mesures devint rapidement, pour quelques hommes, simples employés de l'administration chargée de l'établir, une vérité complète, impérieuse, à laquelle rien ne pouvait être objecté, ni ajouté, ni refusé. Ils en poursuivirent le triomphe avec une ardeur, une obstination et quelquefois un

dévouement prodigieux. J'ai connu un commis qui, plus de vingt-cinq ans après la naissance du système, quand personne ne songeait plus guère à s'en inquiéter, se livrait jour et nuit à des travaux extraordinaires, lettres, instructions, vérifications, que ses supérieurs ne lui demandaient point, que souvent même il avait grand-peine à faire adopter, pour en accélérer l'extension et l'affermissement. Le système était pour cet homme l'objet d'une foi véritable; il se fût reproché le repos tant que quelque chose restait à faire pour son succès. Les croyances scientifiques, dans les cas même où elles seraient susceptibles d'une application immédiate, portent rarement l'homme à lutter ainsi contre le monde extérieur pour le soumettre à leur empire : une fois préoccupé du dessein ou du plaisir de connaître, l'esprit humain s'y concentre et s'y épuise, pour ainsi dire, et il ne lui reste plus ni désirs, ni forces à employer ailleurs. Accoutumées enfin aux doutes, aux tâtonnements, aux méprises, les croyances scientifiques hésitent à commander; elles comprennent sans effort, sans colère, l'ignorance, l'incertitude, l'erreur même, et ne savent guère se propager ni agir que par les mêmes voies qui mènent à la science, c'est-à-dire en provoquant la méditation et l'étude, procédés trop lents pour exercer au dehors un pouvoir étendu et actuel.

Peut-être aussi l'origine même des croyances scientifiques doit-elle être comptée parmi les causes qui leur enlèvent cet empire, cette confiance dans l'action et le commandement, caractère général de la foi. C'est à lui-même que l'homme doit sa science; elle est son ouvrage, le fruit de son travail, la preuve et le prix de son mérite : peut-être, au sein même de l'orgueil que lui inspire souvent une telle conquête, un secret sentiment vient-il l'avertir qu'en réclamant, en exerçant l'autorité au nom de la science, c'est à la raison, à l'intelligence d'un homme qu'il prétend soumettre les hommes : titre faible et douteux à un grand pouvoir, et qui, au moment de l'action, peut bien, même à leur insu, répandre dans l'âme des plus superbes quelque timidité. Rien de pareil ne se rencontre dans la foi. Quoique profondément individuelle, dès qu'elle est entrée, n'importe par quelle voie, dans le cœur de l'homme, elle en bannit toute idée d'une conquête qui lui soit propre, d'une découverte dont il se puisse attribuer la gloire : ce

n'est plus de lui-même qu'il s'occupe; tout entier à la vérité à laquelle il croit, aucun sentiment personnel ne se mêle plus pour lui à sa connaissance, si ce n'est le sentiment du bonheur qu'elle lui procure et de la mission qu'elle lui impose. Le savant est le conquérant, l'inventeur de sa science; le croyant est l'agent, le serviteur de sa foi : ce n'est point au nom de sa propre supériorité, c'est au nom de la vérité même, à laquelle il est lui-même soumis, que celui-ci réclame l'obéissance; chargé de la faire régner, il s'y porte avec l'énergie d'un désintéressement passionné, et cette persuasion imprime à son langage, à ses actes, une confiance, une autorité que la science la plus fière tenterait en vain de se donner. Qu'on regarde combien différent l'orgueil qui naît de la science et celui qui accompagne la foi : l'un est dédaigneux, plein de personnalité; l'autre est impérieux et plein d'aveuglement; le savant s'isole de ceux qui ne comprennent pas ce qu'il sait; le croyant poursuit de son indignation ou de sa pitié ceux qui ne se rangent pas à ce qu'il croit; le premier veut qu'on le distingue, le second que tous s'unissent à lui sous la loi du maître qu'il sert. Que signifie ce tour si différent du même défaut, si ce n'est que le savant s'aperçoit et se compte lui-même dans sa science, tandis que le croyant s'oublie et s'abdique pour sa foi? En faut-il davantage pour expliquer comment la même idée, la même doctrine peut demeurer, entre les mains du savant, froide, inactive, sans vertu pratique dans les hommes même dont elle éclaire l'intelligence, et devenir, entre les mains du croyant, communicative, expansive, un principe énergique d'action et de pouvoir?

JUGEMENT DE STRAFFORD.

Ce n'est pas tout qu'une condamnation soit juste, il faut être juste envers le condamné. Il monte sur l'échafaud, il y meurt, justement, je le veux; est-ce fini? Non, l'histoire est là qui a aussi à le juger, et la justice de l'échafaud n'est pas celle de l'histoire.

Incurable paresse de l'esprit humain, qui veut toujours se croire au terme et s'y reposer! Il écrit des lois pour prévoir et punir les crimes, et quand il les a écrites, il s'y confie, il promet de s'y assujettir. Un coupable survient dont les crimes ont échappé à la prévoyance et ne tombent point sous l'atteinte des lois. La conscience humaine s'étonne, hésite; puis enfin elle fait un effort; elle va reconnaître et saisir le crime hors de la sphère légale. Là elle s'arrête, elle triomphe, elle est fière de son audace; et parce qu'elle a su s'élever au-dessus de ce qu'elle avait écrit, parce qu'elle a considéré et jugé une action en elle-même, indépendamment des définitions de la science, elle se tient pour satisfaite et en possession de la vérité; elle se hâte d'appliquer à l'homme tout entier le jugement qu'elle a porté sur l'action; et déjà lasse d'un travail inattendu, elle ne veut voir en lui que l'auteur du crime qu'elle a eu tant de peine à saisir.

Vaine prétention! Rien n'est dit, rien n'est jugé; il faut recommencer; il faut aller au delà du crime comme il a fallu aller au delà de la loi; il faut étudier l'homme lui-même, tout l'homme; il est bien plus vaste, bien plus complexe que son action; en lui se rencontrent je ne sais combien de dispositions, de facultés, d'idées, de sentiments dont elle ne donne point la clef, qui n'en font pas moins partie de sa nature morale, et qu'il faut bien connaître, dont il faut bien tenir compte si on veut le juger d'après ce qu'il est réellement, et prononcer sur son caractère, sur sa personne, sur lui-même enfin avec équité. Il est vrai, Strafford, qui n'était pas coupable de trahison selon la loi, en était coupable selon la morale; et pourtant Strafford était bien autre chose qu'un traître et un coupable. Comme il y avait dans sa conduite des crimes que les lois n'atteignaient point, de même il y avait dans son caractère des qualités que n'atteignaient point ses crimes. Fier et passionné, il s'égara sans jamais s'abaisser; infidèle à la cause de son pays, il se dévoua sans réserve, quel que fût le péril, à la cause de son maître; ambitieux, capricieux, déréglé, il savait pourtant aimer, estimer, résister et servir le roi contre la cour, et tout en portant avec ardeur sa fortune, braver de puissantes défaveurs. Sans doute il portait sur les droits et les intérêts de l'Angleterre un jugement bien moins pur, bien moins juste que Falkland et

Hampden ; cependant il ne faut pas croire que tout fût erreur ou personnalité dans sa pensée politique : bien des choses, et de très-importantes, le frappaient, qui échappaient à ses rivaux ; il connaissait des besoins publics, des conditions de liberté publique dont Hollis et Pym avaient tort de ne point tenir compte ; il prévoyait, au train de la révolution, mille conséquences dont ils ne voulaient pas plus que lui, mais qu'ils ne savaient point démêler.

Enfin c'était non-seulement un esprit supérieur, mais une âme élevée, en proie, il est vrai, au tumulte des passions mondaines, dépourvue de moralité patriotique, et pourtant capable de conviction, d'affection, de désintéressement. Je comprends que Hampden l'ait condamné ; je ne comprends pas que l'histoire, en le chargeant de ce qui fit sa ruine, ne prenne pas plaisir à lui rendre ce qui faisait sa grandeur ; et pour mon compte, je suis sûr qu'en assistant à sa glorieuse défense, à son tranquille départ pour l'échafaud, en le voyant ne baisser la tête que pour recevoir sur son passage la bénédiction d'un vieil ami de prison, j'aurais senti le besoin de lui tendre la main, de serrer la sienne, et, au dernier moment, de sympathiser avec ce grand cœur.

MADAME GUIZOT.

(Pauline de Meulan.)

L'ÉVEIL DE LA CONSCIENCE.

Le but de la justice sociale est de régler la conduite extérieure ; l'éducation a surtout pour but de régler la raison. Il suffit à la société que l'homme menacé de sa rigueur sache quelle action il doit éviter ; il faut que l'enfant sache pourquoi il doit l'éviter....

Lorsque, pour le faire obéir, à l'expression de la volonté il a fallu joindre celle du mécontentement, il cède avec une petite mine émue, qui n'est point de la colère, qui n'est point de la frayeur, mais le trouble d'une faute. Ses traits enfantins se contractent sans violence ; il vous regarde, il ne pleure point encore, toute son existence est suspendue entre les larmes près d'éclater et l'attente du sourire maternel qui s'empressera de reparaitre et de ramener la joie sur ce pauvre petit visage à peine formé, et déjà suffisant pour révéler une âme. L'enfant sait donc obéir ; il le sait, dès qu'il se sent exister autrement que par des besoins et des sensations physiques. L'homme ne vit pas seulement de pain, l'enfant vit aussi de sympathie. Son âme, dès qu'elle a pu se faire passage, a communiqué avec des êtres semblables à lui ; il pleure, s'il est seul, non qu'il se sache abandonné, mais parce qu'il est seul ; ses pleurs appellent un visage ami. Il sera soumis parce qu'il est sociable. Pauvre petit ! Quand il se trouble d'un regard sévère, est-ce donc qu'il ait éprouvé ce que peut contre lui le ressentiment d'un être plus fort ? Où est le mal qu'il ressent ? Il est dans ce regard, dans cette interruption momentanée des communications affectueuses, déjà nécessaires à sa jeune existence. C'est ainsi qu'un

jour, devenu homme, entré en relation avec la Divinité, comme l'enfant avec sa mère, il en recevra la punition de ses fautes. D'où vient cette angoisse qui va nous saisir, au sortir d'un moment d'égarement ou de faiblesse? Pourquoi cette inquiétude douloureuse, ce profond découragement qui se sont emparés de nous? Voyons-nous là des châtiments tout prêts? l'arrêt de la colère céleste est-il suspendu sur notre tête? Dieu a-t-il tonné? Non, mais il s'est retiré. Nous sommes seuls, et nous pleurons comme l'enfant, délaissés que nous sommes, privés de la présence paternelle, qu'avait besoin de chercher à chaque instant cette portion de nous-mêmes qui n'a pas sa société en ce monde.

Ainsi Dieu nous instruit de sa loi; ainsi la mère l'apprend à l'enfant. Ainsi, dans l'homme, la conscience vit de la société immédiate de Dieu; dans l'enfant, de la société immédiate de ses parents, représentants de la loi. D'abord, la sympathie, l'instinct social agira seul sur ce cœur qui s'ignore; le sourire maternel brillera pour lui comme un rayon de soleil; un coup d'œil mécontent l'attristera comme l'obscurité. Bientôt, l'expérience y joindra le souvenir de l'acte répréhensible qui le lui a attiré.

VICTOR HUGO.

PARIS AU QUINZIÈME SIÈCLE.

Si admirable que vous semble le Paris d'à présent, refaites le Paris du quinzième siècle, reconstruisez-le dans votre pensée; regardez le jour à travers cette haie surprenante d'aiguilles, de tours et de clochers; répandez au milieu de l'immense ville, déchirez à la pointe des îles, plissez aux arches des ponts la Seine avec ses larges flaquas vertes et jaunes, plus changeantes qu'une robe de serpent; détachez nettement sur un horizon d'azur le profil gothique de ce vieux Paris; faites-en flotter le contour dans une brume d'hiver qui s'accroche à ses innombrables cheminées; noyez-le dans une nuit profonde, et regardez le jeu bizarre des ténèbres et des lumières dans ce sombre labyrinthe d'édifices; jetez-y un rayon de lune qui le dessine vaguement et fasse sortir du brouillard les grandes têtes des tours; ou reprenez cette noire silhouette, ravivez d'ombre les mille angles aigus des flèches et des pignons, et faites-la saillir, plus dentelée qu'une mâchoire de requin, sur le ciel de cuivre du couchant. — Et puis comparez.

Et, si vous voulez recevoir de la vieille ville une impression que la moderne ne saurait plus vous donner, montez, un matin de grande fête, au soleil levant de Pâques ou de la Pentecôte, montez sur quelque point élevé d'où vous dominiez la capitale entière, et assistez à l'éveil des carillons. Voyez, à un signal parti du ciel, car c'est le soleil qui le donne, ces mille églises tressaillir à la fois. Ce sont d'abord des tintements épars, allant d'une église à l'autre, comme lorsque des musiciens s'avertissent qu'on va commencer. Puis, tout à coup, voyez, car il semble qu'en certains instants l'oreille aussi a sa vue, voyez s'élever au même moment de chaque